

Des moyens de transport en première ligne, dans la guerre de Mandchourie

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses
: soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **17 (1909)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des moyens de transport en première ligne, dans la guerre de Mandchourie

Nous empruntons à un intéressant mémoire de M. Bloch, médecin aide-major de 1^{re} classe en France, mémoire extrait d'un rapport de M. le D^r Poussep dans le *Ronki Vratch*, les détails suivants sur les moyens de transport dont ont disposé les services sanitaires de l'armée russe pendant la guerre russo-japonaise. Vu l'intérêt de ce travail, nous laissons la parole à M. Bloch lui-même :

« Si l'on étudie le fonctionnement du service de santé russe, dans les zones de l'avant, pendant la guerre de Mandchourie, on est immédiatement frappé des difficultés éprouvées pour l'évacuation des blessés; le mauvais état des routes, les accidents nombreux du terrain, mais surtout l'insuffisance des moyens de transport en sont les principales causes.

« Les Russes avaient à leur disposition des brancards de quatre variétés différentes; les uns en bois, du type réglementaire, avaient été expédiés de Russie tout préparés; les seconds, en bois aussi, se pliaient sur le milieu, d'autres avaient un cadre en tubes de bicyclette creux et au lieu d'être tendus de toile comme les deux modèles précédents, étaient recouverts de prélat. Ce furent les plus commodes, en raison de leur légèreté et de leur solidité; les brancards en bois étaient encombrants, lourds, et comme les transports étaient souvent très longs, les porteurs se fatiguaient vite et mettaient les brancards à terre; aussi touchaient-ils le sol s'ils étaient chargés et, par la pluie et dans la boue, la toile s'imprégnait d'humidité et de saleté. Le prélat au contraire, qui est imperméable, résistait aux intempéries.

« Une dernière espèce enfin, qui de prime abord paraît très commode et susceptible

de rendre de grands services, était une sorte de brancard roulant où les porteurs de devant étaient remplacés par deux roues. Il semble qu'on pouvait avec eux faire une économie de personnel, puisqu'à la rigueur on pouvait se contenter de deux ou même d'un seul porteur au lieu de deux et quatre comme cela est nécessaire avec les brancards ordinaires. On s'était proposé de les employer pour le transport des blessés du front du champ de bataille à ce qui correspondait à nos postes de secours, mais dans la pratique ils ne se sont pas toujours montrés utilisables. La position où se déroule le combat n'est pas constamment en terrain plat; derrière elle peuvent se trouver des champs récemment labourés. Aussi la marche de ces véhicules était-elle souvent difficile, parfois même impossible. Le transport était lent et pénible pour les blessés qui, malgré les ressorts, étaient cahotés de côté et d'autre. On délaissa vite ce brancard dans les zones de l'avant.

« Le nombre des brancards devait être, d'après le règlement, de deux par compagnie de 250 hommes, mais on ne l'avait pas, et la quantité dont on disposait était encore inférieure à ce chiffre, même si l'on déduisait dans les unités combattantes les morts et les blessés. Force fut donc de recourir à l'improvisation et on construisit des systèmes extemporaires avec des fusils, des bâtons chinois, de vieux brancards de charrettes sur lesquelles on jetait une capote.

« A côté de ces moyens primitifs, mention spéciale doit être faite d'un mode de transport dans la station assise, emprunté aux Chinois. On prend un piquet de bambou ou de pin et, en deux points de son étendue, on fixe une corde que l'on

attache par le milieu. Les quatre extrémités libres des cordes servent à supporter par ses angles une planche quadrangulaire et on obtient ainsi une sorte de banquette sur laquelle peut s'asseoir un blessé. Deux hommes prennent le piquet sur leurs épaules, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, et ils peuvent ainsi franchir une assez grande distance sans trop de fatigue.

« Sur certains champs de bataille, les matériaux nécessaires à ces moyens de fortune firent eux-mêmes défaut, et on vit le triste spectacle de blessés tout habillés, traînés pendant deux à trois kilomètres soit par les jambes, soit par les pans de la capote, jusqu'aux postes de secours.

« Le même défaut d'organisation se retrouve dans les évacuations des blessés sur les formations sanitaires plus lointaines. La pénurie de fourgons et de voitures d'ambulance obligea le corps de santé à réquisitionner les véhicules les plus divers. On se servit de charrettes tartares primitives, de voitures recouvertes de nattes, mais par suite de l'absence des ressorts et du mauvais état des routes, les blessés couchés dans les brancards étaient affreusement cahotés. Aussi chercha-t-on le moyen de diminuer les secousses: parmi les dispositions imaginées, deux sont surtout à retenir. La première, du D^r Ourélianenko, consiste à fixer aux bords de la charrette deux bâtons en bambou légèrement incurvés; on tend une corde à leurs deux extrémités et on forme une sorte de cadre sur lequel on pose le brancard.

« C'est un procédé simple, aisé et facile à réaliser n'importe où.

« L'autre, tout aussi pratique, est de l'invention du médecin militaire Poussep auquel nous devons la plus grande partie de ces renseignements. Il est basé sur la propriété qu'ont les nattes chinoises roulées, d'être élastiques. On fait reposer le bran-

card sur des nattes ainsi préparées, on fixe solidement ces dernières aux quatre pieds et elles font l'effet de ressorts. Si le véhicule possède des solives, on peut transporter à la fois plusieurs blessés, en plaçant l'un au-dessus de l'autre des brancards ainsi suspendus.

« Cet appareil a rendu d'autant plus de services, qu'il est très simple, et qu'on avait sous la main tous les matériaux nécessaires à sa confection.

« A côté de ces moyens de transport, on a utilisé les voitures de l'Intendance, les cuisines de campagne, les caissons d'artillerie, les chevaux de monte que leurs cavaliers conduisaient par la bride, mais on s'est servi aussi de tramways à chevaux sur rails et de chemins de fer à voie étroite Decauville, dont il nous reste à dire un mot. Ils étaient destinés à emmener les transports de l'Intendance pour l'aller et à revenir avec des convois de blessés. C'était là, semble-t-il, une excellente idée, ces vagonnets permettant d'évacuer rapidement les blessés, en leur fournissant un repos plus grand qu'avec la voiture la plus perfectionnée, économisant un nombre considérable de brancardiers, diminuant aussi la quantité de chevaux nécessaire au service de santé. Un léger blindage protégeait des shrapnells et des balles et si, dans une retraite précipitée, on ne pouvait emporter un pareil chemin de fer, quoi de plus facile que de le faire sauter! Malheureusement dans la pratique, on se heurta à des difficultés nombreuses: dans la boue et par la pluie, la locomotive ne passait qu'avec peine et souvent ne pouvait atteindre le lieu du combat. Mais les mécomptes les plus grands provinrent de la construction défectueuse de ces voies étroites qui avaient été orientées sous forme d'arcs parallèles aux positions. Par cela même, leur intégrité était rompue à chaque instant car il suffisait à une des

unités engagées sur les lignes avancées, de reculer, pour que le chemin de fer tombât immédiatement entre les mains de l'ennemi et que le transport des blessés fut interrompu. Il eût été bien préférable de faire des rayons convergents vers un centre unique à 10 ou 20 kilomètres des positions et où se seraient rencontrées les voies de toute l'armée.

« Tels sont les principaux moyens de transport employés par les Russes : tous sont intéressants, quelques-uns ingénieux, mais, malgré tout, leur rendement n'a pas été ce qu'on en eût pu attendre, une organisation défectueuse n'ayant pas toujours permis de les utiliser de façon convenable. »

(*Bulletin international.*)

Donneurs de conseils et médecine

Bien des gens se figurent pouvoir panser les plaies ou traiter les maladies les plus diverses sans avoir besoin des lumières du médecin. Parmi ces personnes, toujours bien intentionnées, on en rencontre parfois qui ont certaines notions médicales, transmises de mère en fille, ou qui connaissent certains remèdes de bonnes femmes, capables de soulager dans certains cas. Mais il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui droguent leur prochain à rebours du bon sens, suivant les conseils d'une amie ou d'une parente.

Or, les bons conseils en matière médicale sont souvent néfastes et il serait certes plus sage de s'abstenir de les donner et surtout de renoncer à les demander aux personnes qui n'ont pas qualité pour les formuler.

En voici deux exemples :

C'était en plein Paris ; l'enfant de la concierge se brûle horriblement la main. Sur les conseils de la voisine on ne trouve rien de mieux que de vider l'encrier sur la blessure !..... on aurait pu faire mieux.

Une autre fois il s'agissait d'une plaie donnant lieu à une assez forte hémorragie. Pour arrêter le sang l'on se hâta d'aller recueillir des toiles d'araignées, dans les recoins les plus sales de la maison et on

les étendit sur la blessure. Inutile de dire que l'infection avec toutes ses complications fut la conséquence de ce stupide traitement.

L'acide phénique lui-même, qui est cependant un excellent désinfectant, est devenu souvent un médicament nuisible pour avoir été employé en solution trop forte et mal préparée. Nous avons vu plusieurs fois des plaies, insignifiantes par elles-mêmes, donner lieu à des gangrènes étendues et profondes, pour avoir été pansées avec des solutions phéniquées trop concentrées. Quant aux remèdes internes que l'on conseille sans connaître la nature exacte du mal, et sans se rendre compte du tempérament du malade, ils font, eux aussi, plus de mal que de bien. C'est ainsi qu'un purgatif, préconisé pour des douleurs de ventre, peut compromettre gravement la situation du malade, lorsque ces douleurs sont le début d'une inflammation aiguë du péritoine ou d'une appendicite.

C'est ainsi qu'une forte dose d'antipyrine, conseillée pour combattre un violent mal de tête, peut avoir de funestes conséquences chez une personne dont le cœur est lésé ou affaibli.

C'est ainsi encore que quelques gouttes de laudanum données à un petit enfant